

## FORUM

Au Festival du « New Yorker »

## Réflexion politique et littéraire sur l'Irak

Article paru dans l'édition du 12.10.07

Les lumières s'éteignent. A l'écran, une jeune Américaine aux cheveux courts, au regard clair et timide, sourit de temps à autre, parle, puis baisse les yeux. Elle se souvient de la nuit du 4 au 5 novembre 2003, à la prison d'Abou Ghraib, en Irak. Elle s'était introduite dans une salle de douche où gisait, dans un sac noir rempli de glace, le cadavre de Mandel al-Jamadi, torturé à mort. Elle avait ouvert le sac mortuaire, puis elle était partie chercher sa caméra numérique. Quelques mois plus tard, c'est elle, la soldate Sabrina Harman, que l'on découvrirait sur ces clichés notoires, les pouces levés, sourire éclatant, penchée sur la dépouille d'al-Jamadi. « S'agissait-il d'un petit soldat pervers devenu dingue au moment de sa ronde de nuit, ou bien se jouait-il là quelque chose de beaucoup plus grave ? », lance Philip Gourevitch, écrivain et reporter de longue date au magazine New Yorker, dès la fin de la projection.

En ce vendredi 5 octobre vient de s'ouvrir à Manhattan la huitième édition du festival annuel du New Yorker. Ce magazine unique en son genre est aujourd'hui la conscience de l'intelligentsia de gauche outre-Atlantique. Pléthore de plumes prestigieuses (critiques, reporters, essayistes, mais aussi poètes, cartoonists et grands écrivains) y contribuent chaque semaine pour commenter la vie culturelle du pays tout comme la politique mondiale. Depuis 1999, soucieux de créer un forum plus « populaire », le magazine organise un festival pendant lequel, trois jours durant, ses journalistes interviewent intellectuels, écrivains et artistes du monde entier.

Cette année, le nerf de ces rencontres, qui se sont closes dimanche 7 octobre, était une réflexion sur l'identité américaine face au monde. Un débat entre les romanciers Salman Rushdie et Orhan Pamuk sur les terres natales vues d'Amérique ; une table ronde sur l'Irak et les dynamiques secrètes de la diplomatie ; et surtout, une rencontre entre le cinéaste Errol Morris et Philip Gourevitch.

Errol Morris, qui avait gagné en 2004 l'Oscar du meilleur documentaire pour *The Fog of War*, termine aujourd'hui un film sur Abou Ghraib, *Standard Operating Procedure*, tiré de deux cents heures d'entretien avec le personnel militaire américain. En parallèle, il a fait appel à Philip Gourevitch - auteur de *Nous avons le plaisir de vous informer que, demain, nous serons tués avec nos familles* (Denoël, 1999), sur le génocide rwandais - pour qu'il écrive sa version des mêmes faits. Leur souhait : donner naissance à deux voix, dans l'écriture et l'image, à partir de documents identiques.

## LE PARFUM DE L'OCCUPATION

« La raison d'être de cette guerre, c'est l'humiliation de nos adversaires ! », lance le cinéaste. Mais le problème, enchaîne l'écrivain, c'est que ces clichés d'Abou Ghraib - sans doute les plus symboliques de la guerre - auraient dû être utilisés pour comprendre une procédure carcérale en passe de se systématiser. Or ils ont été instrumentalisés par l'administration Bush pour miner le principe même d'une vérité empirique, précisément parce qu'ils semblaient désigner les coupables. A partir de là, un seul problème : non plus la torture, mais simplement « la mauvaise presse » faite à l'armée.

Le rôle de la soldate Harman dans tout cela ? Philip Gourevitch déplie la copie d'une lettre envoyée par la jeune femme à sa compagne. Sabrina Harman y annonce son intention d'utiliser ses photos afin de mettre à nu les pratiques de l'armée américaine. Etrange ironie : le monde entier croira lire sur les clichés que Sabrina Harman était la meurtrière d'al-Jamadi.

Certes, les poses grotesques, les insaisissables sourires participent d'une étrange pornographie de l'horreur. Mais l'essentiel, selon Errol Morris, n'est pas là. Ce que ces photos exhalent, c'est le parfum amer de l'occupation. Ce qu'elles trahissent, ce sont les détentions illégales, la torture, et aussi une singulière confusion. « Pour la première fois dans l'histoire, conclut Philip Gourevitch, les photographes des clichés les plus symboliques d'un événement étaient eux-mêmes acteurs des événements photographiés. Ils ont volontairement posé dans ces clichés, et ces clichés sont devenus le crime. »

## Lila Azam Zanganeh

» A la une  
» Le Desk  
» Opinions

» Archives  
» Forums  
» Blogs

» Examens  
» Culture  
» Economie

» Météo  
» Carnet  
» Immobilier

» Emploi  
» Shopping  
» Nautisme

» Voyages  
» Newsletters  
» RSS

» Abonnez-vous au *Monde* à -60%  
» Déjà abonné au journal  
» Le journal en kiosque

